

# l'hebdo

DU  
QUOTIDIEN  
DE L'ART

VENDREDI

20.09.24

ENQUÊTE

**Au Moyen Orient,  
les artistes  
femmes  
en figures  
de proue**

DÉCRYPTAGE

**Centre Pompidou,  
un attachement  
particulier**

VU D'AILLEURS

**Foire Sydney  
Contemporary :  
l'Océanie au cœur et  
le monde en vue**

N° 2895

3€



# Au Moyen Orient, les artistes femmes en figures de proue

Hiba Kalache dans son studio  
à San Francisco.

Photo : Muriel Rozelier.

Jusqu'au 22 septembre, la 5<sup>e</sup> édition de la **Menart Fair**, à Paris, est dédiée aux femmes artistes du monde arabe. Au Moyen Orient, celles-ci changent de statut, grâce notamment au travail de chercheuses, de fondations, musées ou galeries, qui leur donnent la place qui leur revient dans l'histoire de l'art.

PAR MURIEL ROZELIER, À BEYROUTH (LIBAN)



« Dans les années 1960-1970, il était surtout plus difficile d'être une artiste femme qu'arabe. »

**ETEL ADNAN, ARTISTE.**

© Galerie Lelong & Co., Paris.

Lorsque la chercheuse Nadia Radwan demanda à la peintre et poétesse Etel Adnan (1925-2021) s'il avait été difficile d'être une peintre abstraite libanaise aux États-Unis dans les années 1960-1970, celle-ci répondit, amusée, qu'il était alors surtout plus difficile d'être une femme que d'être arabe. L'anecdote résume l'enjeu. Pour une femme, être reconnue comme artiste et se faire une place au sein des institutions culturelles posaient peu de difficultés au début du XX<sup>e</sup> siècle au Proche et au Moyen Orient. C'était en revanche moins le cas dans la société européenne, où les femmes y étaient – et restent – moins nombreuses, moins payées, moins aidées, moins programmées, moins récompensées que leurs alter ego masculins.

« Au Moyen Orient entre 1940 et 1960, on comptait davantage d'artistes femmes que d'hommes. Nos sociétés considéraient, il est vrai, que l'art était une occupation

« *En Occident, si vous n'êtes pas une femme arabe qui dénonce la toute-puissance du patriarcat et de la société musulmane, vous intéressez peu.* »

LAILA MURAYWID, ARTSITE.



Laila Muraywid,

*The Green Hole,*

2022, 51 x 76 cm, technique mixte sur papier fait main.

Courtesy de l'artiste.

Samia Halaby,

*Pink Flying Over Pink,*

2009, acrylique sur toile, 46 x 46 cm.

Œuvre présentée par la galerie Contemporary Art Platform Kuwait à la Menart Fair, à Paris.

Contemporary Art Platform Kuwait.



Wafa Roz, directrice de la recherche à la Dalloul Art Foundation.

DR.

Une sculpture de Saloua Raouda Choucair à la fondation Saloua Raouda Choucair à Ras el Matn (Liban).

DR.

« *féminine* », réservant plutôt aux hommes le rôle de mécènes ou d'organiseurs », explique Wafa Roz, directrice de la recherche à la Dalloul Art Foundation de Beyrouth, l'une des collections privées les plus importantes de la région, dont environ 30 % des œuvres sont signées par des femmes.

Née en 1905, l'Égyptienne Effat Naghi a ainsi mené sans contrainte familiale une carrière de peintre quand son frère, Mohamed, artiste lui aussi, a dû prendre un poste au sein de la haute fonction publique pour satisfaire ses parents. « *À la fin de sa vie, il a confié à des journalistes son admiration pour sa sœur. Elle avait été au-delà de ce qui lui était possible : lui n'avait jamais atteint sa liberté de pensée* », reprend Wafa Roz.

En réalité, le plafond de verre se situe ailleurs, dans l'absence de reconnaissance de la contribution artistique des femmes. Localement d'abord. « *Pour les pionnières de la modernité comme la Palestinienne Sophie Halaby (1905-1998), la pratique artistique était d'abord un passe-temps. Souvent issues de la grande bourgeoisie, ces femmes ne cherchaient pas à en vivre. Et ce d'autant que les amateurs restaient en nombre restreint, faute de galeries ou de lieux d'exposition* », relève encore Wafa Roz.



### Horizon d'attente

Aujourd'hui, toutefois, de plus en plus d'acteurs sont conscients de la nécessité de donner à ces figures sous-estimées la place qui leur revient. La Barjeel Art Foundation à Sharjah (Émirats arabes unis), assume depuis plusieurs années une stricte parité aussi bien dans ses acquisitions que dans ses expositions. Son fondateur Sultan Sooud al-Qassemi prépare pour les mois à venir une exposition de Nadia Saikali, l'une des dernières grandes peintres abstraites libanaises, âgée aujourd'hui de 88 ans.

Sur le plan international, beaucoup d'artistes de la région se confrontent à un horizon d'attente qui ne leur correspond pas. En particulier les pionnières de l'abstraction qui tardent à être reconnues, comme si leur contribution était secondaire alors que des liens puissants existent entre l'abstraction et l'art islamique. « *Trop peu de recherches ont été effectuées* », déplore l'artiste Hala Choucair, fille de Saloua Raouda Choucair (1916-2016), sculptrice libanaise dont les pièces se démontent, voire se réorganisent « *comme un poème soufi* », note le journal local *L'Orient-Le Jour*.

« *En Occident, si vous n'êtes pas une femme arabe qui dénonce la toute-puissance du patriarcat et de la société musulmane, vous intéressez peu* », constate Laila



Ci-contre :

**Huguette Caland,**  
*Espace Blanc I,*  
1984, présentée dans  
l'exposition « Présences  
arabes » au musée d'art  
moderne de Paris en 2024.

DR.

En bas à droite :

**Fahrelnissa Zeid,**  
*Composition,*  
n.d., présentée dans  
l'exposition « Présences  
arabes » au musée d'art  
moderne de Paris en 2024.

DR.



« Les artistes libanaises sont toujours à l'avant-garde, leurs prix talonnent quand ils ne dépassent pas ceux des hommes. »

**FAROUK ABILLAMA, FONDATEUR DE LA MAISON DE VENTES FA AUCTIONS À BEYROUTH.**

© Farouk Abillama/FA Auctions.



Muraywid, dont le travail sur le corps féminin et ses tabous a souvent créé la polémique. Exposés cette année dans le cadre de « Présences arabes » au musée d'art moderne de Paris, ses dessins, qui ont reçu un accueil positif de la part du public, ont « malgré tout été accrochés dans une salle "interdite aux moins de 18 ans" avec une vidéo de Mona Hatoum », souligne-t-elle.

### Toujours à l'avant-garde

Sur le marché, la cote des artistes femmes du Moyen Orient reste en deçà de celle des hommes. À cela rien d'exceptionnel : selon le rapport UBS/Art Basel, en 2023 dans le monde, seuls 2,5 % des artistes ayant vendu une œuvre à plus d'un million d'euros étaient des femmes. Laure d'Hauteville, fondatrice de Menart Fair, s'est frottée à cette réalité en organisant cette

année une édition présentant uniquement des œuvres de femmes. Certaines galeries, habituellement partenaires de son événement, et selon elle « notamment dirigées par des femmes », ont choisi de ne pas y participer, estimant que le format pouvait nuire à leur rentabilité. « D'autres ont au contraire saisi cette opportunité pour démontrer la vitalité de la scène artistique des femmes, d'hier et d'aujourd'hui », explique Laure d'Hauteville.

Il y a bien sûr des exceptions. La première est un électron libre. Née à Constantinople, Fahrelnissa Zeid (1901-1991) a vécu entre autres à Amman et à Bagdad. En 2013, l'une de ses peintures a été adjugée 2,7 millions de dollars, faisant de cette princesse ottomane l'artiste de la région la mieux vendue. L'une des premières femmes à s'inscrire à l'Académie des beaux-arts d'Istanbul en 1919, elle fut aussi la première artiste de la région à bénéficier d'une exposition à New York en 1950, et la première encore accrochée à l'Institute of Contemporary Art de Londres en 1954.

D'autres font école, comme les Libanaises « toujours à l'avant-garde », s'amuse Farouk Abillama, qui a fondé la maison de ventes FA Auctions à Beyrouth. « Leurs prix talonnent quand ils ne dépassent pas ceux des hommes », ajoute-t-il. La cote d'Etel Adnan, exposée en 2012 à la documenta de Kassel, est ainsi



**Etel Adnan.***Untitled,*

2010, huile sur toile, 25 x 20cm.

Œuvre présentée par la galerie Contemporary Art Platform Kuwait à la Menart Fair, à Paris.

Courtesy Contemporary Art Platform Kuwait. © Adago, Paris, 2024.



« *Beyrouth a toujours été une ville intéressante pour être une artiste femme. Dès les années 1950-1970, les femmes participaient largement à l'écosystème culturel : elles étaient galeristes, historiennes de l'art, critiques...* »

**HIBA KALACHE, PEINTRE LIBANAISE.**

Photo : Muriel Rozellier.

**Inji Efflatoun.***A Coaster Village,*

1975, huile sur carton, 50 x 70cm.

Œuvre présentée par la Picasso Art gallery à la Menart Fair, à Paris.

Courtesy Picasso Art Gallery, Cairo.

passée de quelques centaines d'euros en 2010 à presque un demi-million en 2023. En 2013, la Tate Modern de Londres dédiait à Saloua Raouda Choucair sa première rétrospective consacrée à une artiste arabe. Dix ans plus tard, certaines de ses sculptures dépassent les 600 000 euros. En 2023, une toile d'Huguette Caland (1931-2019) s'est envolée pour près de 450 000 euros.

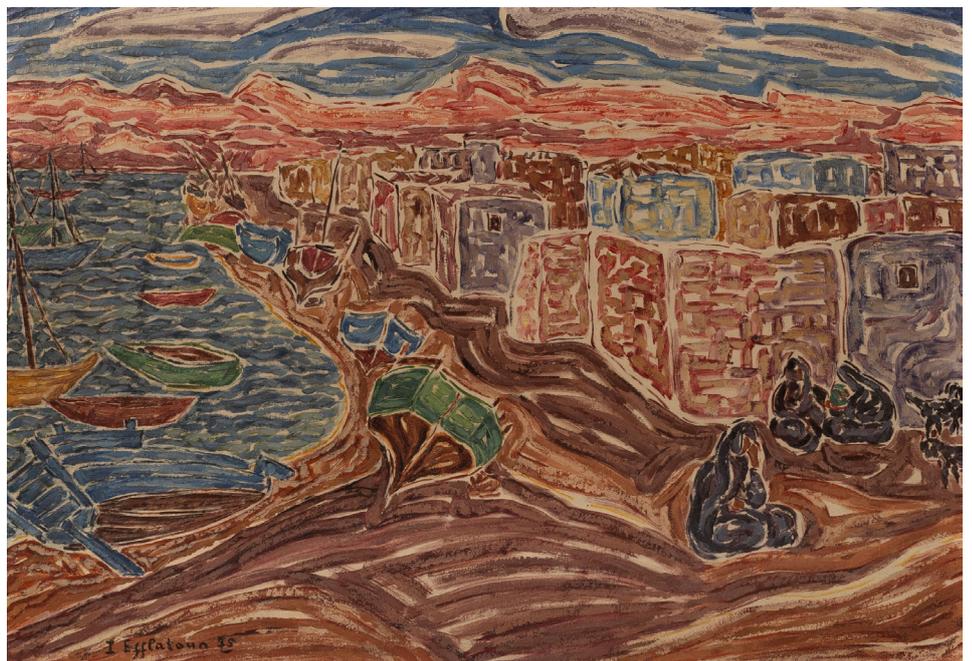
### À Beyrouth, un bourgeonnement inédit

Cette évolution peut s'expliquer par la maturité d'un écosystème qui a su se pérenniser. Entre 1940 et 1960, des scènes artistiques originales se sont épanouies dans plusieurs villes cosmopolites de la région : Beyrouth, Le Caire, Alexandrie et, dans une moindre mesure, Bagdad. À Beyrouth, les artistes ont pu s'appuyer sur un vrai secteur marchand : en 1963, la peintre libano-américaine Helen Khal a ouvert une des principales galeries de la région, la Gallery One. Quatre ans plus tard, Janine Rubeiz y inaugurerait son espace. Toujours opérationnel, il est dirigé par sa fille Nadine Begdache. « *Beyrouth a toujours été une ville intéressante pour être une artiste femme, relève la peintre libanaise Hiba Kalache, expatriée à San Francisco depuis 2020. Dès les années 1950-1970, les femmes participaient largement à l'écosystème culturel : elles étaient galeristes, historiennes de l'art, critiques... Cela a permis un bourgeonnement inédit. À Beyrouth, je ne me suis jamais sentie limitée dans ma pratique.* »

En Égypte, les femmes inscrivent davantage leur pratique artistique dans un mouvement politique d'émancipation. À l'image de Inji Efflatoun (1924-1989), première femme à suivre les cours de la Faculté des arts de l'université du Caire en 1945. Emprisonnée de 1959 à 1963 pour ses convictions politiques, cette aristocrate en rupture de ban participa à un groupe d'artistes féministes et activistes avec Gazbia Sirry, Mariam Abdel Aleem ou encore Huda Lutfi.

### Passage de relais

Si Beyrouth se maintient encore aujourd'hui comme un *hub* culturel, le rôle du Caire et d'Alexandrie s'est affaibli au fur et à mesure que les pouvoirs autoritaires et les guerres ravageaient la région. Le véritable bouleversement a eu lieu avec l'arrivée de Christie's en 2006, puis de Sotheby's l'année suivante aux Émirats. Pour la scène artistique locale, cela marque un passage de relais au profit des pays du Golfe. Le mouvement est d'autant plus important qu'il s'accompagne globalement d'une libéralisation de ces sociétés conservatrices, et d'un processus d'émancipation, en particulier par l'ouverture du marché du travail aux femmes.





« Avant l'installation de Christie's aux Émirats, beaucoup de femmes étaient soutenues par des initiatives gouvernementales ou des mécènes, mais elles n'étaient pas intégrées au marché de l'art. »

**OCÉANE SAILLY, FONDATRICE DE LA GALERIE HUNNA ART.** Courtesy de Hunna Art.

Ci-dessus :

**Amani Al-thuwaini** à la galerie Hunna Art à Art Paris Art Fair en 2024.

© Alice Casenave.

Ci-dessous :

**Mashael Alsaie,**  
*Submerged,*  
2023.

Courtesy de l'artiste et la galerie Hunna Art.

La plupart des grandes institutions culturelles de la péninsule arabe sont ainsi dirigées par des femmes : Dyala Nusseibeh règne sur la foire Abu Dhabi Art depuis 2016 ; Antonia Carver dirige l'un des principaux centres d'art contemporain de Dubaï, Art Jameel ; Hala Khayat est aux manettes de la foire de Dubaï ; Manal Ataya orchestre le devenir de la Sharjah Museums Authority et Vilma Jurkute celui du centre culturel Alserkal Avenue à Dubaï...

### Creuser l'écart

On retrouve le même phénomène chez les artistes. Beaucoup ont découvert le talent de la Saoudienne Manal AlDowayan, 51 ans, qui représentait son pays à la Biennale de Venise cette année. D'autres creusent déjà l'écart, à l'image des Koweïtiennes Amani Al-thuwaini, 35 ans, qui interroge les pratiques sociales de son pays, et Aseel AlYaqoub, 38 ans, qui questionne le récit national, ou de la Dubaïote Sara Al Haddad, 36 ans, qui explore sa propre identité de femme. « Avant l'installation de Christie's aux Émirats, des galeries existaient, mais elles avaient été principalement fondées par des membres de la diaspora iranienne, syrienne ou palestinienne qui privilégiaient leurs compatriotes », explique la Française Océane Saily, qui a fondé il y a trois ans Hunna Art, galerie en ligne dédiée aux artistes émergentes de la région. Elle en représente aujourd'hui 17. « Beaucoup de femmes étaient toutefois soutenues par des initiatives gouvernementales ou des mécènes, mais elles n'étaient pas intégrées au marché de l'art », relève encore celle qui ouvre en octobre son premier espace physique au Koweït, avec une exposition dédiée à la jeune photographe bahreïnienne Mashael Alsaie, dont le travail oscille entre science-fiction et écoféminisme.

